

riennes et marines, que n'atteint pas le plomb et dont la vue fend le cœur de celui qui laisse bien loin derrière lui sur la terre quelques souvenirs.

Les boers, débarrassés d'une surveillance qui gênait la liberté de leurs actes, et affranchis de toute intervention de la part des Anglais, songèrent à profiter immédiatement des circonstances favorables qui s'offraient à leurs vues.

Dingaan ajournait le paiement de la dette de guerre par lui reconnue ; Panda, par sa désertion, avait attiré dans son parti divers capitaines influents, nombre de guerriers l'avaient suivi, et aux uns comme aux autres le but à poursuivre était le même : il fallait que Dingaan tombât. Sans doute ce chef comptait des hommes dévoués dans ses cohortes, mais aussi beaucoup de mécontents, silencieux par crainte de la mort.

Un commando fut résolu : c'est ce que les Arabes nomment razzia. Nul autre nom ne convient à ces sortes de guerres qui ne participent pas de la tactique européenne. Panda avait mission de faire agir ses guerriers d'un côté ; les boers devaient se porter sur l'autre. Avec deux corps d'ennemis sur les bras, Dingaan, qui se voyait dans l'impossibilité de diviser ses forces, d'autant qu'il avait d'innombrables troupeaux à préserver, devait infailliblement succomber.

Aussitôt que se répandit l'ordre officiel de se disposer à la guerre, moi qui pouvais profiter de ma qualité d'étranger pour m'en dispenser, je fis mes préparatifs, tout plein

de joie d'avoir une occasion de visiter sans danger le pays des Amazoulous.

Déjà je me figurais mille belles choses sur la nature de cette contrée, où pas un Français n'avait mis le pied : peut-être allais-je avoir le rare avantage d'y voir se battre corps à corps, comme de véritables Romains d'autrefois, deux armées d'hommes noirs, revêtus de boucliers blancs, avec leurs *om-kondos*¹, arme terrible, blessure de pointe à bords tranchants, dont la plaie profonde a souvent quatre lèvres. J'allais les voir se ruer les uns sur les autres comme de vrais lions noirs dévoués à leurs maîtres ; puis arrivant d'un bond sur des chevaux piaffants, peut-être encore allions-nous contraindre à la fuite les guerriers opposés, secondés dans la chasse par le bruit des boucliers de nos alliés bienheureux. Pour ma part, je me voyais engagé bien avant ; entraîné à la poursuite par l'ardeur de mon cheval, écarté des miens, cerné par des fuyards forts de mon isolement, je faisais un étonnant usage de mes armes ; chacun de mes coups portait, et leurs *om-kondos*, sifflant autour de mes oreilles, tombaient à terre sans produire de l'effet. Oh ! pour mon cheval, mes craintes étaient vives ; pour moi, je ne redoutais rien : mon corps était une boîte vide, mon âme planait au-dessus.

Telles sont pourtant les illusions nées d'un projet qui plaît. Alors tout est beau, tout sourit, même les images les

¹ Assagaye, javelot que les Cafres lancent du bras à une distance de 100 pas.

plus hideuses, même la guerre ; et quand vient le temps, on s'oublie soi-même parce que l'on ne se compte plus ; on donne une seconde aux affections du cœur et l'on s'é-lance. La mort plane autour de vous, vous n'y prenez pas garde, il est vrai ; mais vous possédez-vous pleinement vous-même ? Non. Vous allez comme une vraie machine de guerre, semant la mort sur d'autres hommes. Et quand l'o-rage sera passé, quand la paix sera rétablie, vos pieds heurteront un cadavre ; vous éprouverez un sentiment ir-résistible d'horreur ; car cet homme qui git là, c'est une victime de la guerre, un fruit inutile, un roseau abattu : il est triste de songer qu'un homme tué ne serve à rien !

CHAPITRE X.

Une campagne de six semaines dans la contrée de Dingaan.

Nous étions au 13 janvier 1840 ; déjà le commando des boers s'acheminait de Pieters-Mauritz-Burg vers le fleuve Touguela, et malgré mon désir de quitter Port-Natal quelques jours plus tôt, j'avais été contraint d'attendre une occasion de faire route, celle d'Edward Parker, lequel avait plusieurs chevaux qu'il mettait à ma disposition. Vers onze

heures, nous partîmes, et forçant de vitesse, nous atteignîmes le même soir le petit camp de l'Om-Las, alors occupé par Hans Delange. Le jour suivant, nous arrivâmes après trois heures de marche à Pieters-Mauritz-Burg, où nous apprîmes que les derniers wagons allaient partir immédiatement. J'en profitai pour y charger un mince bagage, composé principalement de munitions de guerre et d'objets indispensables aux préparations ; car je comptais fort mettre à profit les instants de loisir et réunir quelques collections d'histoire naturelle.

Le 15, à dix heures du matin, je quittai Pieters-Mauritz-Burg en compagnie de trois autres cavaliers. Nous gravîmes les montagnes de Boschjemans-Rand, traversâmes l'Om-Guinée, et pendant une heure nous laissâmes paître nos montures le long de cette rivière aux eaux pures.

La journée était des plus chaudes ; j'étais couvert de sueur et de poussière ; la rivière était là, claire, fraîche, suffisamment profonde et coulant sur des roches : le temps, je l'avais aussi ; je n'avais aucune raison de résister à une tentation si forte. Débarrassé de mes vêtements, je m'y plongeai bientôt avec délice. C'est un plaisir indicible qu'un bain froid dans ces contrées ; toute fatigue semble disparaître instantanément ; mais on s'expose à payer chèrement ces innocentes jouissances, si j'en juge par moi-même qui faillis en mourir, et qui souffris de pénibles déchirements durant quinze longs mois.

Vers dix heures et demie du soir, nous fîmes rencontre de

notre chariot, à mi-chemin d'Om-Guinée, à *Mooi-Rivier* ¹. Enveloppé dans nos couvertures de laine, chacun de nous aima mieux passer la nuit en plein air, les herbes, par leur longueur, formant sous nous un matelas préférable à l'encombrement de l'intérieur du wagon.

Le 16, les bœufs furent attelés avant le jour; la rosée avait été forte, l'air était presque froid; la contrée, partout superbe, n'offrait que de gras pâturages: on ne voyait d'arbres que dans les *kloofs* ². Vers dix heures, nous dominions Mooi-Rivier, qui, coquette, souple et gracieuse, se plait à arrondir le contour de ses plis sinueux. Du haut des montagnes, on la confondrait avec un fleuve de vif-argent qui s'efforce de chercher des obstacles afin de prolonger le cours de ses eaux, comme s'il redoutait le néant qui l'attend à la mer. Il faut nécessairement qu'elle soit bien belle, cette rivière, pour avoir reçu ce nom des boers, gens blasés en fait de beautés naturelles, lesquels passent souvent sans donner un regard à ce qui excite le plus notre admiration.

Le 17, à peine étions-nous en marche que cinq élans (*Boselaphus oreas*) se montrèrent à notre gauche. Aussitôt le meilleur cavalier se détacha pour les joindre; mais rapidement ils détalèrent sur des versants pierreux, gagnèrent la croupe et disparurent, ne nous ayant laissé d'eux que leur vue.

¹ La belle rivière.

² Vallées.

Vers onze heures, nos chariots, au risque d'être mis en pièces, descendirent sur une pente gauche un chemin des plus détestables, le seul qui conduise au gué de Boschjesmans-Rivier. Il fallait les retenir par côté, afin de prévenir une chute certaine, et à cet effet des courroies saisissaient la corne de derrière des échelles. Il est vrai que deux ou trois hommes suffirent à cette manœuvre de balancement ; mais outre qu'elle est fatigante, son succès est des plus incertains, d'autant plus qu'entraînés par les brusques mouvements du chariot, et cédant à la pente, les hommes ont souvent de la peine à se tenir eux-mêmes. Boschjesmans-Rivier, que distingue son dur lit de pierre, fut bientôt derrière nous, mais non sans les cris discordants et les claquements puissants des longs fouets de nos conducteurs. C'est une mauvaise rivière qui se change parfois en torrent écumeux dont le courant peut entraîner bœufs et chariots : aussi les boers conducteurs l'inscrivent-ils au nombre des plus difficiles.

Nous dételâmes sur le bord de la route et vîmes venir à nous un homme dirigeant deux bœufs attelés, traînant après eux une fourche de branche sur laquelle une caisse était fixée. Ce mode de véhicule, véritable traîneau primitif, attira mon attention, et comme je questionnais pour savoir la cause de sa construction, j'appris que le fils de cet homme venait d'être traîné par son cheval lancé au galop durant un espace assez long, jusqu'à ce que le pied fût dégagé de l'étrier ; incapable de poursuivre la campagne, on

l'avait transporté à l'habitation la plus proche, et pour ses effets, on avait eu recours à ce moyen simple, d'exécution si facile, que je n'oubliai pas et dont je fis plus tard mon profit dans mes chasses où j'avais à transporter des dépouilles trop lourdes pour y appeler des hommes, et où les arbres étaient trop serrés, les ravins trop profonds et trop fréquents pour y amener un chariot.

Les pâturages sont de meilleure qualité qu'à Mooi-Rivier. Les vallées offraient à la vue beaucoup de mimosas, signe de la douceur des herbes zoet-gras. Il est vrai que la maturité avait doré les plaines; déjà même le soleil avait desséché les pailles, et tout cela devait être incendié sous un mois ou six semaines, afin que de nouvelles herbes pussent percer et grandir.

En faisant ainsi route vers le nord, la haute chaîne de Draakensberg restait à notre gauche, distante de 15 à 20 lieues; elle se dessinait bleue à l'horizon, laissant voir ses flancs droits escarpés, ingravissables, étayés par de sèches arêtes, sorte de contre-forts dont l'obliquité semble se rapprocher infiniment de la perpendiculaire. Cette vue bordait un quart de l'horizon; sans cesse elle attirait mes regards attentifs; car je savais que sa partie méridionale n'a peut-être jamais supporté le pied d'un homme blanc. Mais le temps n'était pas venu pour moi de l'explorer, et quand il me fut donné par la suite de gravir ces montagnes, au passage ordinaire, j'avais alors un but plus essentiel que je dus poursuivre sans retard.

Nous passâmes le même jour une autre petite rivière, et la nuit arrivant, nous allumâmes nos feux à quelque distance vers le nord.

Le 18, après avoir stationné quelques instants à Doorn-Kop¹, nous atteignîmes vers midi les bords du Touguela, en ce moment couverts d'hommes, de chevaux, de wagons. Les cris confus de ces boers à forte voix, le son claquant de leurs fouets, le frapement des roues tombant de pierre en pierre, le bruit de l'eau qu'entraient bœufs, chariots, chevaux et hommes, tout cela, répercuté par les échos opposés, produisait un vacarme qui eût fait croire à un passage de 20,000 hommes en déroute. — Nous n'étions pourtant encore que 308 hommes d'armes, et pour notre service nous n'avions que 60 Hottentots et 400 Cafres; il pouvait y avoir 600 chevaux, 700 bœufs et 50 wagons.

Mais aussi dois-je dire qu'il y avait un commandant pour la forme; un homme qui devait commander, sans qu'on lui reconnût le droit d'infliger une punition, de telle sorte que chacun lui obéissait s'il le trouvait bon. Il fallut plusieurs heures pour effectuer ce passage, après quoi nous campâmes à un demi-mille plus loin, près d'un coude de la même rivière. Certaines graminées de ces parages répandaient une forte odeur de rose, analogue à celle que laisse échapper une espèce de longicorne vert; elles sont

¹ Tête des mimosas.

nommées par les boers *stinck-grass*, c'est-à-dire herbes puantes.

Nous passâmes sur ce point le 19 et le 20 pour y attendre la jonction d'un certain nombre de colons habitant la partie occidentale de *Draaken's Berg*. Durant ces deux longues journées, j'essayai de recueillir des plantes et des insectes ; mais déjà je souffrais des suites de mon imprudence à *Om-Guinée*. Une toux déchirante, accompagnée de fièvre, ne me laissait pas de repos et m'enlevait toutes mes forces. Je dus y renoncer tout à fait ; j'étais malade au delà des conditions ordinaires, sans le moindre médicament, sans vivres convenables à un estomac européen. De la viande de bœuf tranchée, palpitante, et grillée sans sel à la pointe d'une baguette, seule, absolument seule, sans l'ombre d'un morceau de pain, me soutint pendant quarante et un jours que dura cette expédition. A coup sûr il y avait eu de ma faute. Trop sévèrement attaqué dès le principe, je n'avais pu cacher mon état ; diverses personnes me conseillèrent de profiter du retour du wagon de *Stéphanus Maritz*. J'eusse volontiers adopté ce parti ; mais ce que je redoutais le plus, c'était le qu'en dira-t-on ? Seul de Français parmi eux, ce retour eût été remarqué par tous ; on n'eût pas manqué d'attribuer à la peur cette démarche à laquelle j'étais contraint, puisqu'il n'y avait pas d'ambulance. J'allais ne pas tenir compte de ce que l'on pouvait dire, lorsque, songeant que pas une autre occasion peut-être ne se présenterait à moi de voir le pays

des Amazoulous, je me décidai à rester quand même.

Ces deux jours d'attente, loin d'être employés par les boers à prendre des informations pour établir un plan de campagne, loin de l'être à songer à adopter des mesures de surveillance pour parer aux chances contraires que l'on devait prévoir, ces deux jours se passèrent à lire la Bible, à chanter des hymnes, tandis que des masses de viandes surchargeaient les feux au point de les éteindre. Aux instants de loisir, les jeunes gens, suivant leur esprit de peu de portée, se livraient à des jeux insignifiants, ou luttaient entre eux sans principes, ou cherchaient à briller par les plaisanteries les plus grossières. Habités à vivre au sein de leurs familles isolées, cette grande réunion d'hommes était pour eux une sorte de fête, d'autant plus belle que les viandes étaient grasses, et que la ration quotidienne de chaque homme n'était pas moindre de 40 livres.

Pour ces Hollandais sud-africains, passer sa vie entre les grillades fumantes et nombreuses et le café de chaque heure, posséder une femme pour la nuit, avoir pour récréer la vue durant le jour de grands troupeaux, variés de couleur et reluisants de graisse, émaillant les vertes prairies, et de temps à autre une chasse productive et récréative pour refaire leurs corps : tel est leur idéal à tous, leur confortable, qu'ils nomment *lekker leven*¹.

Cette guerre que nous allons faire aux Amazoulous

¹ Bien vivre.

n'était considérée par beaucoup d'entre eux que comme une simple chasse, mais une chasse du plus grand rapport; plus d'un y voyait pour soi-même un commencement de fortune, joignant à sa part de commando les bœufs qu'il pourrait dérober par des moyens connus, que l'on est convenu d'appeler tour de bâton; et puis n'était-il pas permis d'en ramener trois ou quatre jeunes Cafres, garçons ou filles, enlevés de force à leurs familles, et que l'on qualifiait du nom d'apprentis, pour mieux détourner l'idée de l'esclavage? Ceux-ci étaient destinés au service du ménage; mais, comme s'ils avaient eu honte d'avouer leur faible, les paysans, qui s'en disputaient la possession et les troquaient entre eux contre des chevaux ou des bœufs, répétaient sans cesse: « Pour moi, je n'en voudrais point; mais que dirait ma femme si je ne lui en ramenaiss pas? Il est si difficile à Natal de trouver des serviteurs! »

Le soir du second jour, je pus me repaître tout à l'aise d'un superbe spectacle. Une vive clarté permettait de distinguer les objets à une grande distance; elle était produite par l'incendie des herbes dans la partie nord: une ligne de feu de 2 milles d'étendue descendait des montagnes, telle qu'une rivière de flammes, et semblait devoir tout envahir. Vers minuit, ce feu dévorateur s'éteignit, faute d'aliments, arrêté par un ruisseau, limite ordinaire de ses ravages.

Quoi qu'il en soit, les réflexions que je fis me conduisirent à penser que rien ne serait plus facile à détruire qu'un camp de boers nouvellement établi dans de longues herbes

sèches, et si les Cafres ennemis avaient eu recours à ce moyen irrésistible, profitant de la brise du jour, un quart d'heure eût suffi pour anéantir nos véhicules, qui servent de bons retranchements dans ces sortes de guerres. Cependant, bien que la chose fût jugée d'une facile exécution, jamais on ne prit de mesures pour la prévenir. Cette faute, qu'on doit attribuer à une insouciance extrême, n'est pas la seule qui fut commise, bien d'autres le furent encore; je les signalerai en temps opportun.

Le camp fut levé le 21, et les wagons, tous à la file, traversèrent bientôt après *Klip-Rivier*, rivière pierreuse, détestable par les roches qui l'encombrent. Décidément nous cheminions dans la contrée des Amazoulous; nous étions en pays ennemi; mais cette raison n'était pas jugée suffisante pour mettre en pratique un système de marche plus prudent. Un intervalle de 4 milles séparait les premiers wagons des derniers: quelle force eussent représentée 300 ou 400 hommes armés de fusils, répandus sur une aussi longue ligne, si elle se fût vue attaquée, en queue ou en tête, par 15 ou 20,000 Cafres? Assurément la résistance n'eût pas été possible. Mais M. le commandant général Prétorius avait sa tactique à lui, laquelle était de ne pas en avoir du tout.

Après sept heures de marche, fournies d'une seule traite, par un temps très-chaud et très-sec, nous prîmes position dans une belle plaine parsemée de mimosas. Ces arbres me fournirent de la gomme, seul médicament naturel au-

quel il me fut donné de recourir pour calmer l'irritation extraordinaire et toujours plus vive dont je souffrais déjà depuis longtemps.

Le jour suivant, nous restâmes en repos; car les retardataires pouvaient venir encore, et si nous fussions allés plus loin, la crainte de traverser seuls les eût probablement déterminés à rebrousser chemin. Vers dix heures, nous eûmes une alerte qui fit prendre à chacun ses armes. Pour agir sans déplacement, j'étais tout aussi valide qu'un autre; bien plus, instantanément je me trouvai mieux, car j'allais éprouver des émotions que je cherchais depuis longtemps. Cette alerte n'était qu'une erreur qui ne tarda pas à être reconnue. Environ 400 Cafres, revêtus de boucliers, avaient été vus par une patrouille; mais ces Cafres étaient des visiteurs: c'était la troupe des Matouana qui venait nous offrir ses services pour agir de concert contre Dinga'an. Sur la demande de Prétorius, ils se rangèrent en ligne et exécutèrent le *sina*, danse de guerre, danse martiale, qu'accompagnent différents hymnes de combat dont l'effet est des plus pittoresques et des plus imposants. Tous ces guerriers avaient la tête ceinte d'un bourrelet de loutre, en manière de turban, destiné à parer les coups; une longue et unique plume de demoiselle de Numidie s'en échappait perpendiculairement, s'inclinant au vent. De leur cou partaient des rangées de queues de bœuf, sorte de vêtement libre formant la toiture; de la taille au genou descendait, en arrondissant les hanches et la croupe,

l'élégant *symba*¹ aux 400 lanières de genette contournées en spirale, cousues de manière à imiter la queue des singes; pour jarretières d'ornements, c'étaient des queues de bœuf blanches ou noires, dont le pinceau protégeait contre les épines le devant des jambes; des queues semblables, mais raccourcies, nouées au-dessus de la cheville, couvraient le haut du pied, dans le même but. Le bras portait encore, à trois points différents, de ces pinceaux flottants dont le jeu dans les mouvements est plein de grâce; ils étaient mis, le premier, à 3 pouces au-dessous de l'épaule; le second, à 2 pouces au-dessous du coude; le troisième, au poignet. Le bouclier avait 5 pieds de hauteur; les armes étaient des om-kondos (assagayes).

Le chef, qui portait un costume de même genre, mais fait de pelleteries plus riches ou mieux choisies, avait la tête chargée de barbes réunies de plumes de touraco, formant diverses touffes rouges ou bleues; la partie antérieure de son corps en était aussi couverte, mais là toutes couleurs brillaient confondues. L'outarde, le rollier d'Angola, le perroquet de Natal, le colombar, les veuves faisaient les frais de ces divers ornements.

Sans doute ce mode de vêtement est, suivant nos idées, composé de bagatelles, d'objets qui se trouvent partout dans la contrée qu'habitent ces peuples; mais si l'on songe que, pour se procurer des oiseaux, les Cafres ne

¹ Cotillon de guerre, appelé *symba* par les Amazoulous, du nom de la genette, dont la peau sert à sa confection.

possèdent pas un seul moyen passable, qu'il leur faut ramasser à terre plume à plume celles que laisse échapper le volatile, on concevra qu'un long temps est nécessaire pour obtenir un habillement complet, et, pour cette cause, ils y attachent une grande valeur. Ainsi, par exemple, un symba leur coûte dix vaches et souvent davantage : c'est plus d'une année d'un trappeur.

Mais aussi, et d'accord avec tous ceux qui l'ont vu, je ne pourrais trop louer la beauté, la grâce, l'élégance de ces vêtements, qui n'en seraient pas pour nous. Prétendre décrire tout ce qu'ils ont de séduisant à la vue serait une chose impossible; car, pour se le représenter, les yeux d'un Européen n'ont aucun terme de comparaison. Nos vêtements sont constamment fermés, les leurs s'ouvrent aux mouvements et se referment sur eux; dans l'action rapide, leurs queues flottantes, leurs panaches de veuves prennent l'horizontale, et par cela même déterminent dans l'aspect général de l'individu cette fougue analogue à celle des chevaux à longue crinière et des lions à tous crins. Nous n'avons rien de semblable.

Dans l'attaque, leurs chants et leurs mouvements sont tellement combinés avec le mode de costume, que l'imagination des plus braves, cédant à l'effet monstre qui est produit, doit nécessairement s'abandonner pour un instant à la crainte; et je dirai, pour que l'on puisse me comprendre, que, dans mon cercle trop rétréci d'idées, je me pris plus d'une fois à les comparer, ces hommes noirs,

aux diables terrifiants dont les bons Pères de Saint-Acheul cherchaient à épouvanter mon adolescence, avec cette différence toutefois qu'ils n'ont rien de hideux, et qu'ils ont au contraire ce que l'on peut se figurer de plus martial.

Le 23, nous fîmes route parmi des terrains parsemés de mimosas. Quelque temps après s'ouvrit à nous une vaste plaine nue dans laquelle nous formâmes le cercle de wagons, à 2 ou 3 lieues en vue de la montagne où étaient situés les divers mouzis de Matouana.

L'abondance qui régnait n'empêchait pas quelques jeunes gens de se livrer à la chasse. L'un d'eux rapporta le train de derrière d'une femelle de *Boselaphus oreas*¹, dont la chair fut jugée délicieuse.....

Tandis que tapageaient les hommes du camp, ou que beuglaient les bœufs, effets peu différents entr'eux, qui me rompaient également la tête, je me portais d'ordinaire à quelque distance afin de me distraire par la vue d'insectes ou de productions naturelles; cette fois l'idée m'était venue d'ébaucher un croquis, tant bien que mal, de quelques Cafres, pour me rappeler leur costume.

Un homme vint se poser devant moi, grand, robuste et bien fait, bien assis dans son maintien; il portait une tête aux traits larges et prononcés, dont l'ensemble avait quelque noblesse, mais où chacun pouvait lire la haute opinion que cet homme avait de lui-même. C'était Préto-

¹ Canna que les boers appellent élan.

rius, commandant en chef de l'expédition. « Vous savez dessiner, me dit-il, je l'ai appris par diverses personnes, et maintenant que je vous trouve à l'œuvre, permettez-moi ; » et prenant quelques papiers chiffonnés, crayonnés sur le genou, il se mit à les parcourir d'un air affecté de connaisseur. Assurément la chose n'en valait pas la peine, je le lui fis observer, ajoutant que ces lignes m'étaient nécessaires pour mes souvenirs, que seul, peut-être, je pouvais les comprendre, mais qu'avec le temps et les commodités il était facile de saisir mieux la ressemblance.

« J'en suis fort aise, dit-il alors ; puisque vous avouez qu'il ne vous serait pas impossible de reproduire fidèlement ce que vous voyez, j'espère que vous aurez la bonté de me faire mon portrait. » Puis il ajouta : « Car, vous le sentez à merveille, la vie semée de dangers que je mène peut n'être pas bien longue. Déjà, terrassé par un Cafre, de qui je reçus cette blessure à la main, je n'ai dû la vie qu'à la rapidité d'un de mes compagnons, qui le tua sous moi au moment où j'allais l'être par lui. Chaque jour peut être mon dernier ; et une fois mort, le souvenir de mes traits s'effacerait rapidement dans l'esprit de mes proches et de mes nombreux amis ; il est même au Cap des personnes qui, sans me connaître, je veux dire sans m'avoir jamais vu, m'ont voué une amitié basée sur les bruits publics recueillis par les journaux ; ces personnes-là m'ont demandé de leur faire parvenir mon portrait ; mais comme il n'existe chez nous ni peintres ni dessinateurs,

je n'ai pu jusqu'à présent satisfaire leur désir, et vous ne trouverez pas mauvais que je profite de votre habileté. »

J'allais chercher quelque prétexte afin d'esquiver la corvée, persuadé que je ne réussirais jamais à le flatter assez pour qu'il voulût se reconnaître et me remercier, lorsqu'il poursuivit la conversation tendant à me faire comprendre que cette démarche était de toute nécessité, d'autant plus qu'il avait vu représentés en buste ou en pied tous les généraux de Napoléon; et Napoléon lui-même, ne le retrouvait-on pas partout? Suivant lui, sa place comme conquérant se trouvait marquée auprès de ces célébrités, ou plutôt, je me trompe, à côté de Napoléon, dont il se plaisait à parler comme de son plus jeune frère. Le pauvre homme!

J'avais peine à comprimer une furieuse envie de rire; j'allais éclater, lorsque je réussis à changer le cours de mes réflexions en remettant ce travail au retour. Prétorius me remercia de mes promesses et me quitta pour cause de service. Dès qu'il fut suffisamment éloigné, je me livrai tout à l'aise à l'expansion de mes sentiments.

Je dirai tout de suite, pour que l'on ne me demande pas l'esquisse du héros, que, depuis cette époque, Prétorius n'eut jamais occasion de se rapprocher de moi, ni de me rappeler ce que je lui avais promis.

Jusqu'alors il ne m'eût pas tout à fait répugné de faire un croquis de cet homme; il ne s'était encore montré qu'ignorant et poltron, très-heureux en guerre; mais de-

puis, c'est-à-dire en 1842, lors des affaires de Natal contre les Anglais, Prétorius fit plus, sa conduite fut celle d'un lâche et d'un traître. Ses compatriotes l'avaient chargé d'un mandat; ils se reposaient sur lui du soin de leur avenir et de leur honneur : il vendit tout, moyennant qu'il serait maintenu dans ses domaines.

Le soir, nous eûmes de la pluie pour la première fois depuis notre départ; elle tombait par torrents; les éclats du tonnerre déchiraient l'air autour de nous; il semblait que nous lui servions de but; les roulements étaient si forts, si prolongés et s'entremêlaient à tel point que toute conversation était impossible. Les boers profitaient de ces instants pour entonner leurs hymnes au ton monotone et pleureur; ils cherchaient par leurs voix à dominer l'orage; pour moi, le remède, je le trouvai pire que le mal.

Le 24, la terre friable de la plaine au centre de laquelle nous étions campés se trouvait tellement détrempée par la pluie torrentielle de la veille, qu'il était matériellement impossible de changer de lieu avec les wagons. Dès le matin d'immenses tourbillons de fumée se levèrent de la montagne de Matouana : c'était lui-même qui brûlait ses différents mouzis en signe de départ pour la guerre, ou pour donner le change aux espions de Dingaan.

Les 25 et 26 se passèrent sur les mêmes lieux dans l'attente du beau temps, qui ne venait pas, et d'un renfort de quelques hommes qui nous arrivèrent exténués par les pluies constantes; enfin, le 27, nous fîmes 4 lieues avec

des peines infinies, la terre chargeant nos roues à rendre nos chariots parfois immobiles. Nous n'avions que cinq paires de bœufs devant chaque wagon, nombre fixé pour éviter l'encombrement, mais trop faible en pareilles circonstances. Nous établîmes le camp au sud, non loin de deux montagnes qui se touchent, l'occidentale à sommet plat, l'orientale à sommet inégal; toutes deux s'apercevant à une grande distance. Là nous reçûmes la visite des Cafres coureurs expédiés par Nonglass, qui commandait les forces de Panda. Ces hommes étaient chargés d'apprendre à leur maître, que nous avions avec nous, que les deux armées ennemies se trouvaient en présence, qu'à l'heure même elles devaient être aux prises. Nous sûmes que le nombre des guerriers était égal de part et d'autre, mais que ceux de Panda étaient animés du meilleur esprit, tandis que les hommes de Dingaan étaient bien refroidis; car pour eux, il fallait vaincre deux fois, le parti de Panda tout d'abord, le nôtre ensuite. Il était douteux qu'ils pussent se faire à cette idée et conserver quelque espérance.

Le 28, nous laissâmes à droite les monts de la veille. La route fut longue et pénible; je la parcourus à cheval à 2 ou 3 milles sur les devants du convoi pour reconnaître les lieux, ce qui me permit la vue de quelques antilopes, *caama*, fuyant plus rapides qu'un cheval.

A une lieue par-delà les monts que je viens de signaler et à 5 ou 6 milles en deçà de *Zand-Rivier*, je traversai le

lit d'un torrent desséché, où se montrait à découvert une couche de charbon fossile de 2 pieds d'épaisseur, sise à 8 de profondeur. Des échantillons que j'y recueillis furent donnés deux ans après à M. Fowler, officier anglais, qui, retournant à Londres, se proposait de les soumettre à une société scientifique. Un jeune paysan rapporta la peau d'un animal auquel les boers ne savaient quel nom donner. Je pus reconnaître ensuite que c'était un *bastard Guym's-book*, *Aigoceros equina*.

Nous traversâmes le même jour Zand-Rivier et fûmes camper à quelque distance au-delà. Le 29, nous passâmes *Om-Sinyati*, rivière des buffles, dont les bords escarpés présentèrent de grandes difficultés, tant pour la descente que pour l'escalade. Plusieurs chariots versèrent, quelques-uns furent brisés; néanmoins tous gagnèrent les flancs d'une montagne près de laquelle nous nous établimes.

Là se trouvaient quantité d'ossements blanchis, nombre de têtes cafres répandues dans les herbes longues. C'était l'endroit où avait eu lieu la mémorable bataille du dimanche, dans laquelle 25 régiments cafres de 1,000 hommes chacun, débordant à tour de rôle sur un camp de 8 à 900 boers, avaient laissé 3,200 morts. La durée de l'attaque n'avait pas excédé une heure et demie. Cette sanglante affaire avait eu lieu le 16 septembre 1838, et à cause d'elle la petite rivière qui coule près de là reçut le nom de *Bloed-Rivier*, rivière de sang.

Des paysans m'ont assuré que nombre de Cafres blessés, ne pouvant se soustraire par la fuite, avaient pris le parti de s'y cacher dans les roseaux; d'autres, plongés dans des endroits profonds, ne tenaient hors de l'eau que le nez, absolument comme font les hippopotames, et, par cette habile et patiente manœuvre, ces malheureux comptaient bien profiter des ombres de la nuit pour se traîner à l'écart. Mais dès que la ruse fut découverte, cette petite rivière fut inspectée et sondée avec la plus scrupuleuse attention, et bientôt ses eaux semi-stagnantes se colorèrent en rouge : tous les fuyards venaient d'être impitoyablement fusillés par les boers, qui se firent un jeu de cette facile destruction.

Il y a dans cette conduite barbare quelque chose qui soulève de dégoût le cœur d'un Européen. Je reviendrai plus loin sur ce sujet. En attendant le récit que je ferai de l'émigration et de ses diverses phases, je pense ne pas devoir non plus taxer d'infamie ces boers dont l'élite venait d'être traîtreusement écharpée par Dingaan. Dingaan n'avait-il pas massacré douze ou quinze jours ensuite 317 femmes et enfants, qui, se reposant sur la foi des traités, étaient restés sans protecteurs sur les bords de Boschjesmans-Rivier? Les Amazoulous n'avaient-ils pas fait preuve de leur extrême ardeur pour le carnage dans cette scène ignoble, dégoûtante? Ne s'étaient-ils pas complu à larder des cadavres, à les mettre à nu, à ouvrir le ventre de toutes les femmes qu'ils croyaient enceintes, à en retirer le fruit,

dont ils brisaient la tête sur le fer des roues des chariots?

C'étaient les mêmes hommes que l'on retrouvait cette fois sous le coup du fusil ; c'étaient ces fougueux acteurs noirs, teints du sang de femmes blanches. Eux qui avaient été sans pitié n'en sollicitaient pas non plus. Découverts, ils savaient que la mort était inévitable ; mais, obéissant à l'instinct irrésistible de conservation, ils plongeaient jusqu'à ce que, l'air leur manquant, force leur était de lever en partie la tête, qu'aussitôt traversait la balle vengeresse du boer. Ces lieux n'offraient partout à l'œil qu'un désert ; jamais chariots ne les avaient sillonnés, et pour reconnaître la route la plus facile à suivre, des patrouilles furent envoyées à la découverte.

Le 30, vers cinq heures, un Cafre, porteur d'un pavillon blanc, vint, de la part de Nonglass, nous apprendre que le dernier plan de Dingaan était d'opérer sa jonction avec Massilicatzi ; mais que, pour cela, il devait traverser la contrée des *Knop-nuys-Caffers*, Cafres à nez boutonné, les mêmes qui se nomment *Makazanes*, desquels il avait tout à redouter ; que, pour éviter ceux-ci, il devait, en prenant plus à l'ouest, donner en plein dans le pays des Ama-Souasis, ennemis plus implacables encore ; de telle façon que, sur l'un ou l'autre point, il y avait pour lui des dangers si certains qu'il devait y succomber infailliblement. Ce messager ajoutait que Dingaan, craignant pour ses jours, s'était caché dans une cave près de sa ville, attendant une occasion pour se sauver vers le nord.

Le 31, au matin, un conseil de guerre s'était assemblé. On se tenait en plein air, raison suffisante pour permettre aux juges de garder leurs chapeaux. Je dis juges, parce que ce conseil ne se composait que de juges et d'un rapporteur de l'affaire. Pour répondre au ministère public, il n'y avait point d'avocat défenseur de l'accusé; c'eût été trop impolitique de fournir des armes de résistance à l'homme que tous voulaient voir condamner et fusiller. J'ai dit des juges, parce que ces hommes en tenaient lieu, bien qu'ils ressemblaient à toute autre chose, tant par les dehors que par l'esprit et le jugement. J'ai dit juges, bien que, craignant d'en profaner le nom, j'eusse désirer trouver quelque autre terme. Quoi qu'il en soit, si vous tenez à vous faire une idée exacte de ce conseil, composé de gens imbéciles et cruels, rappelez-vous ce qu'était un tribunal révolutionnaire dans le temps de la Terreur.

Il s'agissait de prononcer deux sentences capitales, exécutoires immédiatement après la levée de la séance. Là, devant ces blancs aux figures insignifiantes, comparaisaient deux hommes, l'un à l'autre réunis par la menotte de fer, saisissant le poignet gauche de l'un et le droit de l'autre. C'étaient Tamboussa et Combezena; tous deux étaient impassibles.

Quels étaient ces deux hommes, et comment étaient-ils tombés au pouvoir des boers? C'est ce que je vais raconter pour donner à entendre comment les boers comprennent le droit des gens?

Tamboussa, depuis un temps déjà long, occupait chez les Amazoulous le poste de grand dignitaire. Après Dingaan le despote, c'était Tamboussa, c'était Schala. Ils étaient tout à la fois ses conseillers et ses ministres. Mais malgré leur haute position, qui, une fois retirés des affaires, leur permettait de vivre avec un luxe égal à celui du chef, s'il vous eût été donné de les voir auprès du maître, vous eussiez aussitôt reconnu les esclaves. Ils avaient beau être grands pour le commun du peuple; entre eux et Dingaan restait un abîme.

Comme, dans les circonstances difficiles, une mission délicate ne pouvait être parfaitement remplie que par celui qui, pour en comprendre les moyens, les avait développés au chef, lequel s'était rendu à ce plan de son conseiller comme au meilleur, Tamboussa fut chargé par Dingaan d'aller à Pieters-Mauritz-Burg porter aux paysans des paroles de paix, accompagnées de 200 superbes bœufs, présent par lequel Dingaan voulait renouveler l'assurance de ses bonnes intentions, et gagner du temps pour ce qui était de la dette reconnue par lui s'élever au chiffre de 49,000 têtes de bêtes à cornes, bœufs, vaches ou veaux proprement dits. « Va, lui dit-il, parle comme moi-même et réussis. »

Tamboussa, qui rampait devant son maître comme ses inférieurs rampaient devant lui, mais serviteur fidèle, mais homme dévoué jusqu'à donner volontiers sa vie pour servir Dingaan, Tamboussa partit suivi de Combezena, et mal-

gré les bruits de guerre qu'il recueillit en route. Il se présenta bientôt devant le conseil des paysans.

La démarche de Dingaan fut jugée appartenir à un système de lenteur qui cachait d'hostiles desseins ; on se hâta de prendre possession des bœufs, à titre, non de cadeau, mais de simple à-compte. Tamboussa plaida longtemps et avec art la cause qu'il devait défendre. Mais déjà des dispositions étaient faites, des ordres étaient donnés ; chaque jour de retard accumulait des chances contraires : il fallait agir. L'éloquence de Tamboussa ne fut pas couronnée de succès ; bien plus, loin de l'être, elle lui devint funeste, et voici par quelles causes.

Panda, se voyant admis à siéger au conseil, où sa présence était nécessaire, fournissait les détails demandés. Tamboussa, dont les efforts tendaient à faire réussir les vues de son maître, parlait trop en faveur de Dingaan. Panda dissimulait avec peine son ressentiment. Furieux, il se lève, attaque Tamboussa, le charge d'une façon impitoyable, l'accusant d'avoir été l'instigateur des massacres d'Un-gun-Kuncklove¹ et de Boschjesmans-Rivier, promettant d'en fournir mille preuves s'il était requis de le faire.

Tamboussa resta froid, brisant la fureur de son adversaire par sa seule immobilité. « Je ne pense pas, dit-il, qu'il soit de mon devoir de répondre à une semblable accusation. Dingaan, mon maître, m'a chargé d'un mandat que je dois remplir tout d'abord ; je ne saurais négliger

¹ Le grand éléphant, nom de la capitale de Dingaan.

les affaires de mon maître pour m'occuper des miennes. » Il se tut alors; mais on ne lui tint pas compte de la dignité de sa réponse ni de son silence. On ne lui tint pas compte non plus de sa qualité d'envoyé, qualité qui devait être respectée, quel que pût être ou avoir été Tamboussa.

Sans plus tarder, lui et son acolyte furent mis aux fers. Attachés l'un à l'autre dans un état de nudité complète, ils furent relégués dans un lieu humide d'où ils ne sortirent qu'au départ du commando. Alors ce fut avec une joie bien sentie qu'ils revirent le soleil, cet astre qu'ils aiment tant en raison de sa chaleur, eux hommes nus! Ils marchaient escortés; mais quand même ils ne l'eussent pas été, Tamboussa n'eût pas cherché à s'échapper par la fuite; il était trop grand, trop noble pour adopter un semblable moyen.

Quand vinrent les pluies torrentielles, le temps froid, le dessous d'un chariot leur servait d'abri. Il est vrai que moi-même je n'en avais pas d'autre; mais j'étais vêtu de laine. Eux, les pauvres diables, n'avaient que la peau qu'ils tenaient du créateur; le vent leur sanglait les côtes; le frisson, le claquement des dents, la raideur des membres, devenaient continuels chez eux; mais, grands dans leur martyre, pas une plainte ne leur échappait.

C'est dans cet état qu'ils comparurent, je ne dirai pas pour être jugés, mais bien pour entendre prononcer leur sentence. Je me contenterai de citer ici les paroles de Paul

Zietsman, secrétaire provisoire de Prétorius. Ce dernier ne savait pas écrire, et le premier avait été chargé de la rédaction du journal de l'expédition.

« Le 31 janvier 1840, il fut résolu de statuer sur le sort du prisonnier Tamboussa, ex-conseiller de Dingaan, et d'un chef inférieur nommé Combezena, également prisonnier. Un conseil fut convoqué, devant lequel Panda et d'autres capitaines furent appelés à donner leur déposition. Ils affirmèrent qu'eux tous résidaient précédemment dans le voisinage de la capitale des Amazoulous au temps où Tamboussa était au pouvoir ; qu'ils y avaient été témoins de ses actes ; qu'ils pouvaient solennellement jurer devant un Dieu qui sait tout, lequel ils ont appris à connaître par le dire des hommes blancs, devant le soleil, devant la présente assemblée et devant le monde entier, que tous les faits sanglants perpétrés par Dingaan le furent avec le concours direct et par les avis de Tamboussa ; qu'il excitait le monstre à détruire tel ou tel mouzi, sans épargner les femmes ni les enfants, se servant pour prétexte des offenses les plus légères ; que ce fut aussi par son influence que Rétief et ses compagnons furent assassinés ; que ce fut cette même influence qui détermina le massacre postérieur des femmes et des enfants des émigrants abandonnés sans défense.

« Panda ajouta de plus que, par suite des machinations du prisonnier, lui-même avait été saisi, puis traîné à la place des exécutions, où il devait être mis à mort, et qu'il

ne fut sauvé que par l'intercession de sa mère, intercession puissante, car elle était la belle-mère de Dingaan.

« Le chef détenu, appelé à se défendre, reconnut la vérité de tout ce qui avait été avancé contre lui, comme aussi la justice du sort qui lui était réservé, ajoutant noblement que quoiqu'il voulût payer du sacrifice de sa vie ses nombreux crimes, encore Combezena, son compagnon de captivité, était innocent et ne méritait point la mort.

« Toutefois Panda se hâta de répliquer à ces paroles que Combezena avait été l'instigateur principal des atrocités commises par Dingaan, par la communication de faux rapports, dans le but d'acquérir ses bonnes grâces et ses faveurs.

« Le commandant en chef, sur l'avis de la cour martiale, songea alors à rendre sur les deux prisonniers la redoutable sentence de mort. Il imprima à leur esprit tout ce que ce fait avait de terrible, et leur fit entendre qu'après avoir subi leur sentence, ils paraîtraient devant un autre juge; mais qu'ils pouvaient éviter des peines éternelles s'ils voulaient lui confesser leurs crimes, et de cœur solliciter son pardon. Quelques heures ensuite, les deux détenus furent conduits en un lieu voisin, et la justice des hommes fut satisfaite¹. »

Je dois ajouter, moi qui fus témoin de ces débats, que Tamboussa fut pressé de faire des aveux, mais qu'il se tut pour lui-même et n'ouvrit la bouche que pour faire sentir

¹ *Natal*, a reprint, by John Centlivres Chase. Graham's-Town, 1843.

l'innocence de son compagnon : preuve d'oubli de soi-même, preuve de désintéressement admirable dans un pareil moment; et, quand Prétorius vint à lui parler de Dieu, *Kos-Pezou*, le maître d'en haut et des peines éternelles, qu'il pouvait éviter par une démarche à lui inconnue jusque-là, Tamboussa objecta qu'il n'avait qu'un maître, que son devoir était de lui rester fidèle jusqu'au dernier moment, et qu'après avoir agi de la sorte, le Maître de là-haut, s'il y en avait un, ne pouvait manquer de lui savoir bon gré de sa conduite.

Quand ces deux prisonniers furent arrivés sur le lieu de l'exécution, ils étaient comme toujours attachés l'un à l'autre; deux paysans chargés de les fusiller se tenaient à 60 pas. Lorsque partirent les coups, tous deux tombèrent. Cambezena était mort instantanément; Tamboussa n'était que blessé, mais en plein corps. Calme alors comme toujours, malgré la souffrance, il se releva, se maintint, présentant au tir la surface la plus large, jusqu'à ce qu'il tombât sous le coup de la seconde balle.

Ces hommes savent mourir, pensais-je; et je me retirai plein d'admiration, mais assailli de mille regrets; car cet acte de la justice des boers me paraissait infâme.

Le même jour, nous traversâmes *Omphilos-Omschlopu*, la rivière blanche, non loin de laquelle était bâtie la capitale de Dinga'an, à une certaine distance dans l'est du point où nous la traversâmes. Cette rivière s'abouche avec *Omphilos-Mouniama*, rivière noire, à 18 lieues de la mer, et

toutes deux portent leurs eaux à la baie de Sainte-Lucie, sous le nom d'Omphilozie; sur les cartes marines, l'Omphilozie des Amazoulous est indiquée par celui de rivière de Sainte-Lucie.

Après avoir arrosé une vaste étendue de contrée chauve, à partir de la chaîne de Quathlambène où sont leurs sources, ces deux rivières, *Omschlopu* et *Mouniama*, arrivées à la moitié de leur course, pénètrent dans un pays couvert de bois, abondant en gibier de toute espèce. Leur cours devient alors sinueux à plaisir, car partout se présentent des obstacles. C'est au centre de ces forêts, près de leur confluent, que je passai une partie de 1841 et 1842 à chasser les grands animaux, et principalement les éléphants, dont je parlerai longuement plus tard.

Omphilos-Omschlopu se distingue par son lit de sable, d'où lui vient son nom de rivière blanche. Omphilos-Mouniama, quoique peu distante, est reconnaissable en beaucoup d'endroits par des pierres rondes et détachées, de teinte noirâtre, qui jonchent son lit et influent sur sa couleur apparente au point de lui avoir valu le nom de rivière noire.

Durant la marche, des patrouilles rencontrèrent une douzaine de Cafres non munis du signe de reconnaissance des partisans de Panda, lequel consistait en deux lanières de peau blanche s'échappant du cou et pendantes sur le dos et la poitrine. Aucune explication ne leur fut demandée : tous tombèrent sous les balles.

Nous campâmes dans une jolie vallée où un fort orage nous assaillit durant toute la nuit. Le 1^{er} février, nous nous mettions en marche. Il était onze heures du matin lorsque nous reçûmes avis que l'on avait découvert dans le voisinage un grand nombre de bœufs gardés par des Cafres. 150 cavaliers furent immédiatement dépêchés pour s'en emparer, et le camp se reforma sur les mêmes lieux. Bientôt ensuite nous apprîmes la déroute complète des forces de Dingaan, dont un régiment avait été totalement détruit. Schlala avait été transpercé d'un coup d'assagaye. Ces bonnes nouvelles, dont on voulait s'assurer positivement, nécessitèrent l'envoi d'un homme qui pût les constater. Isaac Niewkerk fut chargé de la mission; il l'accepta d'autant plus volontiers qu'une gratification secrète de deux bouteilles d'eau-de-vie fut glissée dans ses arçons.

Le 2 se passait en actes de piété; on lisait la Bible, on chantait des hymnes. Mais à ce bruit religieux vint se mêler un autre bruit bien plus agréable, d'effet irrésistible pour un Sud-Africain : c'était celui du beuglement d'une troupe de 3,000 bœufs et vaches. Il est inutile de dire que la voix du prédicateur ne fut plus écoutée, que les chants cessèrent comme par magie, et, passant les uns sur les autres, délaissant les Bibles renversées, nos dévots se précipitèrent pour courir au-devant du véritable objet de leur culte et recevoir les nouveaux venus.

Ils ne tarissaient pas en éloges sur la belle condition de

ces animaux brillants d'embonpoint, dont la masse offrait à l'œil une ravissante bigarrure de blanc, de bleu, de noir, de jaune et de rouge. Alors je me riais, moi avec mes idées d'Européen, de la tendance, ou de la sympathie, ou de l'amour, ou de la passion de ces hommes pour ces bêtes. Je cherchais à me l'expliquer; mais, ne la devinant pas, je me plaisais à l'attribuer à l'analogie du caractère. Je pouvais n'avoir pas tout à fait tort, mais j'avoue que je n'étais point sur la vraie voie.

Plus tard, lorsque j'eus cheminé loin et longtemps, traîné par des bœufs que la fréquentation de tous les jours m'apprit à mieux connaître, je partageai moi-même l'amour des Sud-Africains pour ces compagnons obéissants, patients et dévoués. Isolé comme je l'étais, entouré d'hommes aux dispositions équivoques, mes serviteurs les plus fidèles, mes seuls vrais amis, ce furent mes bœufs.

Aussi, quand l'épidémie des monts Sogoupana, d'autres disent les mouches, me les enleva tous jusqu'au dernier; quand *Bloem*, qui mangeait dans ma main, vint à mourir; quand *Holland* et *Bister-Weld* tombèrent pour ne plus se relever, eux mes deux timoniers de prédilection, les plus prudents, les plus intelligents, les plus sûrs qu'ait produits peut-être la race bovine: alors mon cœur saigna, alors je versai des larmes amères. Ce n'était pas, comme on pourrait le croire, la privation de leurs services qui me brisait; ce n'était pas la perspective d'un emprisonnement forcé de trois mois dans le désert; rien n'était inspiré par

l'égoïsme : c'était bien leur absence, leur triste fin surtout, qui me gonflait le cœur, et j'eusse donné volontiers collections, espérances, tout ce que je comptais obtenir de mes excursions, pour qu'il n'en fût point arrivé ainsi.

Cependant j'étais resté longtemps froid témoin de la sensibilité des boers, et je me rappelle encore une circonstance où je pris en pitié l'un d'entre eux à qui l'on demandait des nouvelles de sa femme gravement malade. Cet homme, après une traite assez longue, était arrivé depuis deux heures avec son wagon devant un magasin où malgré son désir il perdait du temps. « Ma femme, dit-il, est malade, très-malade, c'est vrai; peut-être même en mourrait-elle, quoique les soins ne lui manquent pas. Mais voyez, monsieur, mes bœufs, mes pauvres bœufs : c'est leur triste état, leur maigreur, leur misère, voilà ce qui m'inquiète le plus; ils ont tant travaillé, ils sont si bons, si disciplinés, si courageux!

— C'est juste, lui objecta-t-on, ils n'ont pas encore la malice de vous jouer de vilains tours : c'est pour cela que vous les aimez; de plus, que vous les préférez. — Allez, monsieur, répliqua le paysan la larme à l'œil, vous avez raison, vous venez de dire vrai. » Et si j'eus alors la sottise de hausser les épaules à la digression du paysan, c'est que je ne savais point encore ce qu'était le bœuf de trait, non plus ce qu'était la femme hollandaise sud-africaine. Dieu! quels bœufs! hélas! quelles femmes! Aux uns, le

nom devrait être grandi; aux autres, il faudrait le retrancher.

Nous ne tardâmes pas à recevoir la confirmation de la défaite de Dingaan par des espions de Job, notre allié; il paraissait même avéré que, dans sa fuite, le despote avait été arrêté par une rivière gonflée depuis quelque temps. Niewkerk nous revint le soir du même jour; il avait trouvé les forces ennemies, séparées par un ravin, se reposant de leurs fatigues; il avait même failli donner dans le camp de Schlala. Mais, quoique le parti de Dingaan ne se fût pas encore retiré, il n'en était pas moins hors d'état de lutter avec avantage; 4,000 de ses guerriers étaient restés sur place, et bien que l'avantage fût décisif pour Panda, Isaac Niewkerk n'observa pas moins de 4,200 blessés dans le camp de Nonglass, dont le contingent fut estimé à 5,000 hommes d'armes.

Le 3, le commandant fit répandre un ordre par lequel tout homme muni d'un cheval devait faire ses apprêts pour le départ, fixé à sept heures; de telle sorte que si nous n'eussions pas perdu de chevaux, tout le monde devait coopérer à l'expédition: tactique sans pareille, qui prouve les connaissances stratégiques de Prétorius.

En conséquence, 240 hommes partirent. Ma condition de malade me forçait à rester; néanmoins, je cherchai à séduire à force d'argent quelque cavalier qui me cédât sa monture, acceptant pour lui la corvée. Mes démarches, à mon grand regret, furent vaines, chacun craignant de

perdre sa part proportionnelle du butin que l'on était sûr de faire.

C'était un spectacle singulier que présentaient ces hommes, partant dans le plus grand désordre, gravissant les collines pêle-mêle, portant disgracieusement le long fusil à l'épaule. De commandant à veld-cornet, à caporal, à simple cavalier, pas de différence dans la tenue, point non plus dans l'exécution des ordres, que personne n'était tenté de donner parce que nul ne se souciait d'y obéir, le mode de punition n'existant pas.

Après une heure de marche, un espion vint informer les boers de la retraite d'un corps d'Amazoulous, déguerpissant d'un versant abrupte où ils avaient d'abord pris position ; l'arrivée des blancs les avait déterminés à ce parti.

Aussitôt le commandant Lombaart s'élança à leur poursuite, à la tête de 25 chevaux légers, tandis que le reste suivait aussi lestement que le permettait la difficulté des lieux. Heureusement pour l'ennemi, dont la marche rapide devait être surpassée, ses mouvements furent masqués par une brume épaisse qui couvrait les montagnes et les gorges environnantes. Cette cause favorable l'aida à s'échapper inaperçu et à se blottir dans les fissures et les cavernes qui distinguaient cette partie des montagnes. Quoique plusieurs boers les eussent approchés assez pour les entendre s'entre-appeler et se donner le mot pour fuir, les 25 hommes détachés revinrent le soir, après d'inutiles recherches parmi les blocs amoncelés.

Le 4, on continua de suivre la direction du nord-est. Cette journée ne fut signalée par aucun événement. Le 5, nos 250 hommes firent route tout le jour jusqu'à nuit close, dans l'espoir de joindre l'ennemi qui fuyait. Ils ne trouvèrent rien que des passages difficiles, à travers cette contrée parsemée d'élévations rocheuses, coupée de gorges et de ravins dans lesquels serpentent mille ruisseaux. Ils bivouaquèrent au pied d'une montagne, dans un endroit fangeux, ayant soin de tenir leurs chevaux tout sellés et de former le cercle pour éviter d'être surpris.

Le 6, au lever du soleil, la marche fut reprise et continuée dans la même direction jusqu'à une certaine distance; mais, ne rencontrant pas trace d'ennemis, nos hommes changèrent la route vers l'est, et peu après ils reçurent l'avis qu'une partie des Amazoulous s'était retranchée sur le sommet d'une montagne escarpée, caverneuse, et des plus difficiles.

Ce lieu fut aussitôt cerné, et le commandant en chef chargea un interprète d'annoncer à ceux qui avaient cherché un refuge dans les cavernes que leurs vies seraient épargnées s'ils les quittaient sans armes. Toutefois, comme nul n'acceptait cette offre de grâce, le commandant Lombaart, à la tête de 25 hommes, reçut l'ordre d'approcher de cette forteresse naturelle, de fusiller les hommes, mais d'épargner les femmes et les enfants.

Cet ordre, dont l'exécution était difficile, tant les grosses pierres encombraient les abords, fut suivi avec un grand

courage. Trois principaux Amazoulous ayant été frappés à mort, le reste poussa des cris pour obtenir quartier. Aussitôt le feu cessa, les hommes sortirent, amenant avec eux 50 femmes et un certain nombre d'enfants que l'on reçut et que l'on traita avec bonté. Mais deux heures plus tard, les guerriers prisonniers cherchant, d'un accord unanime, à fuir vers des cavernes voisines, tombèrent sous les balles, plus rapides qu'ils ne se l'imaginaient.

La manière dont les boers se comportaient en cette circonstance intrigua beaucoup leurs alliés amazoulous; elle excitait leur admiration en même temps que leur mécontentement, et plus d'un parlait avec mépris du système de guerre que pratiquent les blancs. « Comment, disait Nonglass, après les avoir contraints à quitter une position aussi difficile, vous leur laissez la vie! Ceci n'est pas faire la guerre, ce n'est pas profiter de ses avantages. En guerre, il faut tuer beaucoup, tout même s'il est possible. »

Vers trois heures, une forte pluie qui menaçait d'être incessante contraignit les boers à faire halte. Un kraal abandonné leur servit d'abri; ses silos ouverts fournirent en abondance du maïs, dont on se fit un ample régal, vu que la faim se faisait sentir.

Deux Amazoulous, accompagnés de Nonglass, y attendaient la venue du commandant Prétorius, afin d'intercéder en faveur de deux capitaines nommés *Kouana* et *Maputa*, que l'on représentait comme étant deux des principaux officiers de Dingaan. On annonça qu'ils étaient

déterminés depuis longtemps à se révolter, mais qu'aucune occasion ne s'étant présentée jusqu'à la récente bataille entre Dingaan et Panda, force leur avait été d'attendre l'issue des événements. Leur désir actuel était de se joindre aux blancs avec tout leur monde.

La réponse de Prétorius vint leur assurer la réalisation de leurs vues ; toutefois il enjoignit à Kouana et Maputa de se présenter en personne le jour suivant pour que l'on pût recevoir leur soumission. Ces envoyés, auxquels on voulait donner une idée de nos procédés, furent priés de s'enquérir de Panda lui-même de la façon dont il était traité ; ce à quoi le chef répondit, exprimant en termes flatteurs le bonheur dont il jouissait, situation qui contrastait singulièrement avec la servilité dans laquelle il vivait sous Dingaan, duquel il ne pouvait jamais s'approcher si ce n'est en rampant comme un chien.

On atteignit le 8 le fleuve *Om-Pongola*¹, aux rives couvertes de mimeuses, et du sommet d'un roc perpendiculaire il fut aisé, à l'aide d'un télescope, de découvrir au loin son cours. Du côté méridional le pays est excessivement coupé de ravins, chargé de monticules ferrugineux d'un aspect rugueux et sévère. Sur le septentrional, la contrée semble, au contraire, s'étendre en plaine jusqu'à 12 milles au moins des bords de la rivière.

Nulle information précise ne put être recueillie touchant Dingaan. On apprit seulement qu'il avait passé

¹ Rivière du gnou.

l'Om-Pongola cinq jours auparavant, avec quelques-unes de ses femmes et quelques gardiens de troupeaux ; que sa fuite hors de son territoire était de toute certitude. D'autres assurèrent qu'il n'avait pas avec lui plus de 100 hommes capables de porter les armes ; que sa fuite indigne avait tellement exaspéré son peuple contre lui, que ses partisans naguère les plus dévoués juraient de le mettre en pièces s'il venait à tomber en leur pouvoir.

Cette conviction acquise de la dispersion des forces et des partisans de Dingaan, jointe aux ravages que faisait la maladie parmi nos chevaux, furent les deux causes qui déterminèrent le retour. Prétorius, laissant à Nonglass le soin de surveiller les bords d'Om-Pongola, lui fit promettre d'adresser le plus leste de ses coureurs s'il venait à savoir quelque chose de Dingaan, ajoutant qu'en pareille circonstance il se faisait fort de détacher immédiatement 100 cavaliers à l'effet de saisir vivant, s'il était possible, le monstre dont la possession eût causé tant de joie.

Ces mesures une fois prises, le commando fit route pour regagner Om-Philos-Mouniama, chassant devant et derrière une troupe de 10,000 bœufs et vaches.

Le 9, au soir, le camp fut rejoint. C'était un dimanche ; mais, à cause des pluies incessantes commencées dès le 5, on ne put se réunir en nombre pour l'office divin. Toutefois, diverses tentes furent métamorphosées en lieu de prière, et l'on y remercia le Tout-Puissant des avantages obtenus.

Le 10, Prétorius complimenta Panda touchant la conduite qu'il avait gardée depuis qu'il accompagnait l'expédition. Il le félicita hautement des succès obtenus par le vaillant Nonglass; il s'efforça de persuader au roi cafre et à ses principaux officiers réunis que les blancs n'attribuaient pas à leur propre force les heureux résultats de la guerre, mais bien à une Providence supérieure qui s'était servie d'eux comme d'un instrument pour punir Dingaan de ses forfaits et y mettre un terme.

S'adressant ensuite pour la seconde fois à Panda, il lui dit qu'il reconnaissait la justice de ses prétentions au pouvoir vacant par la fuite de Dingaan; qu'en conséquence il le désignait et le reconnaissait chef ou roi du peuple des Amazoulous, autorisé qu'il était d'agir ainsi au nom du conseil du peuple, siégeant à Pieters-Mauritz-Burg; que, dorénavant, il serait considéré comme leur principal allié; que ses ennemis seraient traités comme s'ils l'étaient des boers; qu'il ne lui serait toutefois point permis de porter la guerre chez d'autres tribus sans avoir préalablement demandé et obtenu la permission, demande que devait accompagner le développement des causes qui la provoquaient; que, dans ce cas, si ses réclamations étaient justes, une force raisonnable, composée de boers montés, serait mise à sa disposition pour l'assister.

Panda s'empressa d'accueillir ces volontés du conseil et y répondit en termes très-convenables: « Je puis solennellement jurer, dit-il, par tout ce qui existe, que je

veux à tout jamais rester fidèle à vous et à votre gouvernement; et si quelque pouvoir vous attaque, dès que j'en aurai connaissance, je m'engage à mettre à votre disposition toutes mes forces, lesquelles, dans l'intérêt de votre cause, seront sacrifiées jusqu'au dernier homme si vous l'exigez. »

A cette époque, on évalua les forces réunies de Panda au chiffre de 40,000 guerriers d'élite; mais je me permettrai de contester cette opinion, parce qu'il me fut donné ensuite de pouvoir établir avec plus de justesse le nombre d'individus valides et capables d'être employés à l'attaque et à la défense. 40,000 guerriers, y compris les abafanas, jeunes gens au-dessous de dix-huit ans, composent le total des forces des Amazoulous. 20,000 seulement doivent porter la guerre au dehors, le reste étant destiné à la protection des femmes, des enfants, des troupeaux, lesquels exigent par leur grand nombre la moitié de la population vaillante.

Le 11, Nonglass adressa deux messagers pour faire savoir qu'il lui était tout à fait impossible de recueillir la moindre nouvelle de Dingaan, comme aussi pour annoncer qu'il n'y avait pas de troupeaux dans la partie où il était en observation. En conséquence, il sollicitait la permission de quitter ces lieux. Sa demande fut accueillie en même temps que l'on résolut de hâter le retour à Pieters-Mauritz-Burg, à cause du grand nombre de chevaux qui tombaient chaque jour victimes de la maladie.

Le 12, un jeune Hottentot fut volontairement tué d'un coup de fusil par un autre enfant de son âge. Le conseil ne se reconnaissant point compétent pour juger le coupable, celui-ci fut simplement mis sous escorte pour être livré aux autorités de Pieters-Mauritz-Burg.

Le 14, le commandant en chef, après avoir fait déployer les couleurs de la jeune république, fit lire devant tous sa proclamation par laquelle il annonçait l'extension des limites du territoire vers le nord. La portion de contrée ainsi adjointe s'étendait du Touguela à l'Om-Philos-Mouniama ; la baie de Sainte-Lucie s'y trouvait également comprise. Il chercha par tous les moyens à donner une grande publicité à cette prise de possession, qui n'était qu'un vain mot. Personne ne l'applaudit, personne non plus ne la contesta, parce qu'il est d'innocentes choses qui ne font ni bien ni mal, du moins pour le moment. En cela, du reste, les boers ne firent qu'imiter la conduite des Anglais.

Me sera-t-il permis de contester la justice de semblables mesures ? A la découverte de chaque contrée inconnue des Européens, les navigateurs, forts de la supériorité des armes de la nation qu'ils représentaient sur les peuples nouveaux qu'ils voyaient pour la première fois, n'hésitaient pas à prendre possession du territoire au nom de leur souverain. Cette précaution avait pour but principal d'éviter les prétentions d'un autre souverain, et, sans s'inquiéter de la possibilité de coloniser, les prétendants bap-

tisaient la terre nouvelle, qui, dès lors, faisait partie des terres de la couronne.

Mais sur quel droit s'appuyaient les nouveaux venus pour saisir un pays habité? le droit du plus fort, et rien de plus. Lorsque l'on s'aventurait à exposer le motif aux indigènes, les indigènes riaient. Ils riaient de la folie des Européens, parce qu'ils ne s'imaginaient pas y voir quoi que ce fût de sérieux; ils riaient comme nous ririons nous-mêmes aujourd'hui s'il plaisait à une jonque chinoise de venir au nom du maître du Céleste-Empire prendre possession de la France. Si la chose arrivait, assurément nous ririons d'un rire inextinguible, et c'est comme cela que riaient les indigènes.

Ici le cas n'était-il pas le même? La contrée n'était pas vierge, elle était habitée par une population nombreuse, et les boers n'étaient pas en force pour occuper et défendre un territoire de cette étendue, lorsqu'ils avaient déjà un pays trop vaste dont ils ne savaient que faire. Loin de sentir le besoin de placer leur superflu, ils éprouvaient celui de se concentrer sur des points de peu d'étendue; car Natal, aux limites premièrement tracées, pourrait nourrir 8 millions d'habitants, et à peine 45,000 blancs et noirs étaient alors répandus sur sa surface. .

Non-seulement il y avait injustice à s'emparer de ce pays, dont Panda ne pouvait disposer en faveur des boers, mais encore il n'y avait pas nécessité; bien plus, cette annexion était une charge, et la mesure, considérée comme

préliminaire, n'était qu'une mauvaise politique du plus mauvais effet chez les Cafres, qui ne voyaient qu'un droit de possession établi sur ce dire : ceci est à moi. Il est vrai que jamais l'on ne tenta l'occupation ; parti prudent, qui rendit dérisoire comme elle devait l'être la fameuse proclamation de Prétorius.

Celui que l'on avait chargé de la rédaction du journal de l'expédition eut grand soin de reproduire textuellement ce document, et il ne craignit pas d'ajouter gravement : « Après cela un salut fut tiré en l'honneur du conseil du peuple, et un hourra général fut poussé par l'armée entière ; puis tout ce qu'il y avait d'hommes cria d'une seule voix : *Merci au grand Dieu par la grâce duquel la victoire nous a été donnée!* » Vous faites-vous une idée de cette armée entière composée de 436 hommes, de la grande voix de cette armée et de la victoire remportée par cette armée, Dieu aidant?

Moi qui suis forcé de recourir aux faits pour donner des explications, je n'en trouve aucun pour établir cette victoire si digne d'un *Te Deum*. Je dirai humblement que j'ai pris part à cette guerre, qui se termina sans un seul combat auquel aient assisté les blancs.

Le 15, la pluie nous retint tout le jour, et comme, pour que le temps me fût moins long, je m'occupais à coucher quelques observations et faits, un paysan m'interrompit brusquement pour savoir quel était mon but en écrivant ainsi. Sur ma réponse vraie, mais sèche, il reprit : « Mais

avez-vous la permission du commandant ? Je doute qu'il vous la donne ; car un seul doit être autorisé à écrire ce qui se passe. Sinon, l'un dirait blanc et l'autre dirait noir ; ce qui ne peut manquer de faire tort à notre société. »

Je conseillai à mon homme de porter plainte contre moi s'il voulait avoir raison ; mais il ne le fit pas, et s'il l'eût fait, je n'eusse pas été fort étonné de me voir condamner à ne plus me servir de ma plume. C'était comprendre singulièrement la liberté. Au fond, les boers n'ont pas cet esprit de justice nécessaire à l'intelligence de ce mot comme nous l'entendons en Europe.

Le 16, bien que ce fût dimanche, le camp fut levé, mais vers onze heures seulement, après avoir satisfait aux exigences religieuses. Ce jour-là, je profitais du wagon d'un Anglais du nom d'Hamilton, lequel avait amplement fêté le samedi soir en compagnie de deux bouteilles d'eau-de-vie, hélas ! vides le matin du saint jour. Ses domestiques, châtiés de bonne heure, suivant le degré d'irritation alcoolique, avaient gagné le large, et serviteurs et bœufs manquèrent à l'appel vers l'heure du départ.

Malgré notre embarras, le commando tout entier partit sans nous venir en aide. Déjà depuis deux heures nous étions seuls, délaissés, avec notre unique chariot privé d'attelages, lorsque survint une pluie torrentielle qui mettait le comble à notre désespoir. Nous dûmes en attendre la fin, et quand le temps vint à s'éclaircir, nous découvrîmes de nombreux Cafres amazoulous descendant des mon-

tagnes, et sortant des bois qui leur avaient servi de lieu de retraite durant notre séjour. Ces hommes se rendaient de toutes parts à leurs mouzis pour y juger des dégâts commis par les boers, ou chassaient pour s'en emparer des troupeaux abandonnés dans la plaine par nos patrouilles insouciantes. Certes notre position n'était pas belle; ils devaient être on ne peut plus mal disposés à notre égard, et nous avions tout à redouter de leur approche. Dans ces circonstances, Hamilton, ne voulant pas abandonner sa propriété, parlait de passer la nuit au même endroit; opinion diamétralement opposée à la mienne, puisque, faible et malade comme je l'étais, j'avais déjà résolu de partir et de gagner à pied le gros du commando, à quelque distance qu'il eût pu se porter.

Heureusement nos bœufs, ramenés par une patrouille, nous tirèrent d'embarras, et tant bien que mal nous cheminâmes jusqu'à la nuit. Durant plus d'une heure, nous avons fait fausse route, et nous dûmes de rentrer dans la bonne voie à une épaisse fumée qui nous indiqua la position des boers.

Pendant la marche, nous avons rencontré gisants à terre plusieurs Cafres tués par nos gens. J'avais un grand désir de m'emparer de leurs têtes; mais la répugnance de mon compagnon à souffrir sur son chariot de semblables objets, jointe à celle que j'éprouvais moi-même pour cette sorte de travail, m'empêcha de profiter d'une circonstance rare.

Le 17, un conseil de guerre fut convoqué de bonne heure pour y juger la conduite des principaux chefs cafres employés par nous. Nonglass vint le premier ; on reconnut qu'il avait agi avec discernement, prudence et courage. On le félicita hautement sur sa loyauté et son dévouement.

Le fils de Job et Matouana se présentèrent ensuite. Ils se virent tous les deux accusés d'avoir détourné un grand nombre de bestiaux. Les témoins entendus prouvèrent la vérité de leurs dires, et de plus ajoutèrent que ces deux chefs ayant trouvé de l'opposition chez quelques *Makatis-ses*, les avaient saisis, et ne les avaient relâchés qu'après leur avoir coupé les lèvres et le nez. En conséquence, on les mit aux fers, pour être conduits à Pieters-Mauritz-Burg, où il serait prononcé sur leur sort.

Le fils de Job, entendant cette résolution, se hâta d'adresser à son père un message à l'effet de renvoyer immédiatement plusieurs milliers de bœufs dérobés, condition qui fut remplie quelques jours ensuite, et qui détermina les boers à annuler la décision du conseil et à rendre ces deux chefs à la liberté.

Le même jour, nous quittâmes Tamboussa-Rivier, sur les bords de laquelle ce chef avait été fusillé, et nous allâmes nous établir pour la nuit à Bloed-Rivier. Nous eûmes constamment de la pluie qui rendait les chemins bourbeux et difficiles à nos chariots. Nous apprîmes à regret que l'Om-Siniaty était gonflée au point de donner des inquiétudes, ce qui hâta notre départ.

Le jour suivant, 18, dès huit heures du matin, nous étions sur les bords de cette rivière, dont les eaux rapides et rousses avaient 5 pieds de profondeur au gué. L'hésitation était générale; la plupart préféraient ne pas tenter le passage. Mais il le fallait, et cette fois, pour la première, le commandant Prétorius s'y risqua tout d'abord, conduisant lui-même au moyen d'un grand fouet.

C'est avec plaisir que je vis cette tentative hardie; ses bœufs de tête, solidement guidés par des cavaliers, ne purent broncher. Ils se lancèrent à l'eau, ne montrant que leurs têtes; le chariot suivit, tombant bruyamment de pierre en pierre, et lorsque tout bruit de ce genre cessa, il disparut, ne présentant plus que 2 pieds et demi de sa tente. Alors c'était le bruit du courant écumant sur ces corps; c'était le souffle des bœufs par les naseaux; c'étaient des coups de fouet retentissants, des cris terrifiants, lesquels, selon les paysans, donnent du courage aux bœufs les plus ennemis de l'eau. De notre côté, nous étions inquiets, parce qu'un tableau de ce genre a quelque chose de hardi; la vie des bœufs est gravement exposée, et le premier chariot ne réussissant pas à passer, nous allions être contraints d'attendre que les eaux se fussent retirées, c'est-à-dire peut-être une semaine ou peut-être douze.

Aussi faisons-nous des vœux plus pour ce chariot que pour ceux qui devaient le suivre. Heureusement ses roues retentirent de nouveau sur les pierres de l'autre bord; il gravit, ou pour mieux dire il escalada la pente raide, et

prit fièrement position sur une éminence voisine, laissant à chacun de nous le soin de l'imiter.

D'autres, en effet, suivirent l'exemple du premier; quelques-uns avec bonheur, quelques autres avec des chances contraires. Déjà trois chariots dont les attelages s'étaient noyés encombraient le meilleur gué, et loin de songer à les dégager de la passe, chacun voulant traverser au plus vite, plusieurs, au nombre de huit, restèrent au milieu du courant, et le chariot que je montais en faisait partie. Il y avait réellement de grandes difficultés à effectuer ce passage par 5 pieds d'eau. Les bœufs devaient en nageant remorquer après eux la voiture roulant sur le fond. Nous y perdîmes environ 60 bœufs, nos munitions et nos provisions sèches. Quoi qu'il en soit, il y avait eu réussite complète. J'eus à regretter la meilleure partie de mes effets; mais celle de quelques collections me fut la plus sensible.

Le 19, nous traversâmes la petite rivière où j'avais trouvé une couche de charbon. Le temps se refroidissait sensiblement et nous donnait des craintes pour le lendemain, jour où nous avions à cheminer assez longtemps sur des montagnes boueuses, nommées par les uns *Waater-Berg*¹ et *Moeder-Berg*², à cause de l'eau et de la boue que l'on y rencontre, et par les autres plus heureux *Honing-Berg*, monts à miel.

Le 20, nous donnâmes donc dans ces montagnes, où

¹ Montagne à l'eau.

² Montagne boueuse.